

Expérience de stage au Sénégal

Compte rendu

Au terme de cette période de stage que j'ai passée à Dakar, il y a beaucoup de choses qui ont été vécues et ressenties, d'une manière totalement différente que si j'étais resté en Belgique. Bien évidemment, là était tout le but de l'expérience, une envie de changement, de sortir des « sentiers battus » et de découvrir de nouvelles pratiques culturelles, de nouvelles problématiques aussi. Conscient des éventuelles difficultés avant de partir, je ne pouvais tout de même que imaginer vaguement ce que je n'avais pas encore vécu. Et en effet, il y a eu des hauts et des bas durant ces 4 mois au Sénégal, que ce soit professionnellement ou extra-professionnellement. Mais l'important est bien sûr le degré de satisfaction à la fin du stage, et celui-ci est vraiment élevé... J'ai entendu dire avant que je ne parte, que l'Afrique, soit on n'y retourne pas, soit on est impatient de s'y retrouver de nouveau... Moi je n'attends que ca...

Au point de vue du travail que j'ai fait sur place, j'ai appris beaucoup de choses. J'ai effectué mon stage au S.P.E.R (Solidarité Pour les Enfants de la Rue), qui est un centre résidentiel où vivent ensemble une quinzaine d'enfants qui ont été pour la plupart sortis de la rue. Là, j'effectuais 2 jours par semaine des permanences, durant lesquels il fallait tenir la maison et encadrer les jeunes quand ils revenaient de l'école le midi pour manger ainsi que le soir où ils avaient besoin de soutien pour faire leurs devoirs, pour le suivi scolaire en général. Ce travail peut paraître assez banal en soi, mais il n'est pas si anodin que ça puisqu'il a d'abord fallu comprendre le fonctionnement de la maison, et puis tous les paramètres culturels qui diffèrent de chez nous. Deux bonnes semaines ont été nécessaires afin de vraiment être efficace. Ce n'est certes pas la partie la plus intéressante du travail que l'on m'avait attribué au sein du centre.

Car l'autre volet des actions du centre, qui concerne le travail avec les jeunes qui sont encore dans la rue, a été le plus enrichissant pour moi. C'est là que la différence entre nos réalités occidentales et celles de là-bas a été la plus grande. L'objectif que nous poursuivions était de sortir les enfants qui manifestaient un minimum d'envie de s'en sortir (certains étaient trop « ancrés » dans la rue pour que l'on parvienne à les en sortir), et de travailler avec eux sur leur retour en famille ou sur la construction d'un projet professionnel, dans une perspective d'avenir.

J'ai dû attendre de descendre 2 ou 3 fois dans la rue, où je tentais d'installer un maximum de confiance entre les jeunes et moi, avant d'essayer moi-même de parler avec ceux qui voulaient parler, en leur disant que leur place n'était pas là et qu'il était possible que ca change, qu'on était là pour les aider à retrouver une vie meilleure. Mais même dès ces moments où j'étais plus à l'aise et où je sentais qu'ils m'avaient accepté, un sentiment de frustration s'est installé. A de nombreuses reprises, je me suis senti inutile...Car au moment où en Belgique mes compagnons de classe menaient eux-mêmes des entretiens et faisaient un « vrai travail d'A.S », je ne faisais qu'assister un collègue sénégalais.

En effet, le Sénégal est certes francophone, mais le public que j'avais devant moi ne parlait pas français. J'ai donc dû user, surtout dans cette phase d'accroche où j'essayais d'être accepté (et même jusqu'à la fin du stage), de moyens non-verbaux comme des regards encourageants, des clins d'œil, des gestes amicaux, des sourires... Et ce n'est malheureusement pas suffisant, loin de là, pour effectuer moi-même des écoutes, des entretiens individuels ou des « causeries » de groupe comme le faisaient mes collègues sénégalais. J'ai compris assez vite qu'il était impératif que je maîtrise le plus vite possible la langue Ouolof pour pouvoir travailler de façon autonome, pour ne plus dépendre d'un interprète pour dialoguer avec les jeunes de la rue.

Nous avons certes reçu des cours de Ouolof avant de partir, mais ceux-ci ce sont avérés quasi inutiles. Le Ouolof n'est pas une langue de l'écrit, et la meilleure façon de l'apprendre est de la pratiquer directement avec des Sénégalais. Pendant deux mois environs, je n'ai fait qu'écouter attentivement toutes les conversations autour de moi, autant au boulot qu'en dehors ; en me lançant moi-même dans des essais, des baraguinages... A ce propos, sachez que les Sénégalais sont très ouverts et très enthousiaste de voir un toubab (un blanc) faire des efforts pour rentrer en contact avec eux, et ce, dans leur langue. J'ai donc eu un nombre incalculable de professeurs : tous les jeunes du centre, mon directeur, mes collègues de travail, mais aussi le personnel de l'auberge où nous logions, l'épicier chez qui j'avais l'habitude de faire mes petites courses, mais aussi chaque taximan, chaque sénégalais que j'ai croisé et avec qui j'ai eu la plus petite conversation. En réalité, il m'a fallu presque 3 mois pour pouvoir tenir une conversation en Ouolof avec un sénégalais. Voyez le paradoxe : c'est presque à la fin de mon stage que je pouvais enfin être professionnellement autonome, alors qu'il était quasi temps de rentrer en Belgique...

Cependant, à partir du moment où vous êtes volontaire, vous ne vivez pas la même intégration que celui qui « n'en veut pas ». Les gens vous regardent d'un autre œil, et j'ai entendu souvent des gens qui me disaient « toi, tu es presque sénégalais » !! Que ce soit au centre ou je pouvais m'adresser aux jeunes dans leur langue, les gronder ou bien rigoler et faire de l'humour avec eux ; ou bien après le boulot avec n'importe quel Sénégalais, je me sentais de moins en moins étranger à eux. Des barrières tombaient comme par magie et j'ai pu vivre des choses exceptionnelles...

Maintenant la langue n'a pas été le seul « bémol » à mon travail sur place. Il y a aussi le rythme de travail qui est totalement différent et auquel il faut pouvoir s'adapter. C'est ainsi qu'au début, il y a eu de nombreux moments où je me suis dit que l'on n'exploitait pas le temps de manière adéquate, pour ne pas dire que j'avais l'impression que l'on ne faisait pas grand-chose. Chez nous, il est courant de courir de gauche à droite dans le cadre du boulot, parce que l'on a plusieurs choses à faire sur en même temps, plusieurs casseroles sur le feu. Là-bas, à chaque jour suffit sa peine, le travail se fait mais de façon moins « pressante ». Les gens accordent moins d'importance au temps et c'est au début difficile de s'y faire. On arrive débordant d'énergie, les manches retroussées et limite hyperactif. Le choc culturel du rapport au temps nous calme très vite, et l'on a pas d'autres choix de s'y adapter, et petit à petit l'on adopte nous même ce rythme. A l'inverse, le retour en Belgique est à son tour très difficile et il faut se refaire cet empressément occidental qui nous paraît proche de l'excitation par moment... Pas évident...

Hormis ces quelques adaptations culturelles et linguistiques par lesquelles il est indispensable de passer, c'est une vraie richesse de vivre et travailler au Sénégal. Les enfants m'ont apporté beaucoup de choses parce que j'ai du m'y prendre différemment, réfléchir autrement à la façon de rentrer en contact avec eux et d'envisager leurs problématiques, qui sont plus complexes, en tout cas très différentes. Ce que j'ai appris n'est pas quantifiable mais bien qualifiable, et ce sur le plan humain. Cela se ressent surtout au moment du retour ou l'on voit les gens et les choses de façon différente, avec davantage de recul et de discernement, et de ne plus attacher autant d'importance à des futilités comme je pouvais le faire avant de partir. Je n'étais pas quelqu'un de matérialiste avant de partir, mais maintenant, j'ai vraiment l'impression d'avoir perdu le peu de superficialité que j'avais, encore une fois grâce à mon travail et mon vécu là-bas.

FRANCOIS